

Hervé de Saint-Affrique

Un phénomène perceptif de Freud *

Dans son article « Les phénomènes perceptifs du sujet ¹ », que l'on trouve dans son livre *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Colette Soler nous rappelle que la question de la perception a de très nombreuses références dans la tradition philosophique, depuis Platon et Aristote jusqu'à la phénoménologie, et dans le champ de la psychologie.

C'est à partir de l'expérience de la névrose, plus précisément de la névrose sous transfert, que la question de la perception s'introduit dans la psychanalyse, au moment où Freud construit le système perception-conscience dans son exclusion d'avec la mémoire et qu'il s'interroge sur le rapport à la réalité. Le sujet de l'inconscient, en jeu dans le transfert, se retrouve au cœur du problème de la perception dans la psychanalyse.

Mais c'est d'abord sur la question de l'hallucination que Lacan va critiquer les thèses existantes avant les faits de l'inconscient découverts par Freud, qui sont toutes en échec pour en rendre compte ². Toutes reposent sur le fait que le *perceptum*, ce qui est perçu de l'objet à percevoir dans le réel, dépend du *percipiens*, que Lacan qualifie d'unifiant. Le *percipiens* est en quelque sorte responsable du *perceptum*, il en est l'agent. Si, selon ce modèle, il y a un *perceptum* sans objet, ce qui est la définition classique de l'hallucination, c'est qu'il y a un problème dans l'activité du *percipiens*.

La thèse de Lacan, radicale, inverse les théories classiques : le champ de la perception est ordonné en fonction des rapports du sujet au langage, en précisant que c'est le langage qui produit le sujet lui-même. Si l'hallucination est une modification du rapport à la réalité, c'est en raison d'un défaut dans le symbolique, imputable à la forclusion du signifiant du Nom-du-Père.

Colette Soler souligne que la thèse est totalement nouvelle et extrême en ce qu'elle vise tout le champ de la perception, et pas seulement celui

de la perception du langage et de la parole. La structure est déjà dans le *perceptum* et c'est elle qui détermine le sujet.

C'est là que le Nom-du-Père, à faire lieu de sa place, s'en démontrait le responsable [de la castration] selon la tradition.

Le réel de cette place, à ce qu'y échoue le semblant, « réalise » sans doute le rapport dont le semblant fait le supplément, mais ce n'est pas plus que le fantasme ne soutient notre réalité, pas peu non plus puisque *c'est toute, aux cinq sens près, si l'on m'en croit*³.

Ainsi, dans le champ scopique, ce que je vois, je ne le vois pas seulement en tant qu'organisme doué de vision, mais en tant qu'humain, c'est-à-dire sujet du signifiant. Il n'y a pas de *percipiens* unifiant, mais un sujet divisé.

Le champ de la perception suppose qu'une soustraction ait été produite sous l'effet du langage. C'est l'effet « castrateur » de la structure du langage qui sépare du corps une part de jouissance, dès lors perdue, que Lacan note objet *a* et qui, en tant que manquante, cause le désir et centre le trajet de la pulsion.

Pour ce qui concerne le monde visible, l'objet perdu est le regard. Le regard n'est d'aucun œil, il est imaginé au champ de l'Autre. Il faut qu'il ait été perdu pour que ce manque crée la libido scopique et l'investissement du champ visuel. Le prix de l'image tient moins à son effet de complétude qu'à son pouvoir de couvrir ce manque ($-\phi$), d'éluder la castration.

Le retour intrusif du regard dans le champ du visible, c'est ce qui fait tache⁴, ce qui fascine et pétrifie, juste avant de faire horreur. C'est l'indice d'une jouissance mauvaise, venue d'un Autre qui veut, et qui parasite la jouissance attendue du spectacle.

C'est de cette expérience que Freud témoigne dans son article de 1936 : « Eine Erinnerungsstörung auf der Akropolis », traduit par « Un trouble de mémoire sur l'Acropole⁵ » et sous-titré « Lettre à Romain Rolland ». Le mot allemand *Störung* comporte l'idée d'un dérangement, de quelque chose qui bouscule l'ordre et l'harmonie. L'expérience date de 1904 et ne cesse de lui revenir en mémoire depuis plusieurs années, sans qu'il ait pu jusque-là l'analyser.

Notons que ce n'est pas un article destiné à la publication ; il s'agit d'une lettre, que Freud adresse à Romain Rolland, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, alors que lui-même est à la fin de sa vie. Leur correspondance débute en 1923, avec la découverte du cancer de Freud, et prend fin en 1936. Ils se rencontrent une première fois à Vienne, avec leur ami commun Stefan Zweig, en mai 1924. Freud lui offre les *Leçons d'introduction*

à la psychanalyse et lui demande de lui envoyer son dernier ouvrage sur Gandhi. C'est en 1927 que Rolland fait part à Freud de la question d'un sentiment religieux, différent des religions, qu'il définit comme le fait simple et direct de la sensation de l'éternel et qu'il qualifie d'« océanique ». Freud y fera écho dans son *Malaise dans la civilisation*.

Sans entrer dans la question de savoir quelles ont été pour Freud la place et la fonction de cette correspondance, notons seulement qu'elle n'est pas sans en évoquer une autre, celle avec Fliess. Nous y reviendrons.

Partons d'abord pour Trieste, puis nous embarquerons pour Athènes. Tous les ans, Freud voyage à la même période en Italie pour y passer quelques semaines de vacances. Cette année, il est avec son frère Alexander, de dix ans son cadet. Freud s'aperçoit en écrivant que c'est la même différence d'âge qu'avec Romain Rolland. Ils ne peuvent rester plus d'une semaine, en raison des obligations professionnelles d'Alexander.

Arrivés à Trieste, ils pensent aller jusqu'à l'île de Corfou, mais un ami du frère leur conseille d'aller plutôt à Athènes : « Que feriez-vous à Corfou ? Allez donc plutôt à Athènes... » Après quoi, ils sont d'humeur maussade, ne voyant que des obstacles au plan proposé. Pourtant, ils se décident à prendre des billets et s'embarquent sur le vapeur de la Lloyd.

Une fois sur l'Acropole, embrassant le paysage du regard, une étrange idée arrive à Freud : « Ainsi, tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école ⁶ ! »

C'est cette expérience, la mauvaise humeur à Trieste et l'idée énoncée sur l'Acropole, étroitement solidaires selon lui, qui lui revient sans cesse en mémoire ces dernières années et qu'il n'a jamais comprise.

Il témoigne d'abord d'une division subjective, chez une personne qui doutait de la réalité de l'existence de l'Acropole en même temps qu'elle l'avait sous les yeux, un peu comme quelqu'un qui verrait le corps du monstre du Loch Ness échoué sur le bord du lac et serait obligé de s'avouer qu'il existe vraiment alors qu'il n'y a jamais cru, et une autre, certaine depuis toujours de l'existence réelle d'Athènes, de l'Acropole et du paysage.

Il commence par analyser la mauvaise humeur à Trieste ; elle est l'expression d'un scepticisme, *eines Unglaubens*, une incroyance (c'est le même mot, *Unglauben*, que Lacan va extraire du texte de Freud sur Schreber pour en faire un élément propre à la paranoïa) : « Il nous serait donné de voir Athènes ? Mais c'est impossible, il y a trop d'obstacles ⁷. » La mauvaise humeur est rapportée à une impossibilité, *too good to be true*, trop beau pour être vrai. On ne peut s'attendre à rien de bon de la part du destin, on

attend même un mauvais traitement de ce destin, figure du surmoi sévère qui est en nous : « Je ne suis pas digne d'un tel bonheur, je ne le mérite pas ⁸. » C'est l'expression d'un désir et d'une défense contre ce désir.

Freud applique son analyse à ce qui s'est produit sur l'Acropole. L'énoncé qui aurait dû se manifester est : « Je n'aurais jamais cru qu'il me serait donné de voir Athènes de mes propres yeux, ce qui est pourtant incontestablement le cas ⁹ ! » Au lieu de cela, c'est un énoncé, dont l'essentiel est un refus de croire, *ein Unglaube*, qui est déformé par un processus inconscient et même doublement déformé : il est d'abord rejeté dans le passé (d'où le titre invoquant un trouble de mémoire, *Erinnerungsstörung*), à ce que l'enfant Freud croyait au temps de l'école, puis transféré de ses rapports avec l'Acropole à l'existence de l'Acropole elle-même.

Freud précise que ces deux sortes de déformations représentent deux problèmes indépendants l'un de l'autre, mais ses explications sont confuses et il ajoute qu'il ne donne pas certains détails. Il pose seulement que la situation d'alors présentait quelque chose d'incroyable et d'irréel. Et à la fin, il dit que la situation se résout d'un coup si on admet que, sur l'Acropole, il a pu avoir ce sentiment : « Ce que je vois là n'est pas réel. On appelle cela un "sentiment d'étrangeté ¹⁰". »

L'incroyable de la situation tient à la réalisation de son désir de jeunesse, laquelle « irrealise » l'objet perçu. L'effet produit sur le sujet désirant Freud en présence de l'objet se déplace sur l'objet jusqu'à douter de sa réalité et de son existence.

Freud fait ensuite un développement sur les sentiments d'étrangeté, sensations liées à des contenus déterminés et à des décisions concernant ces contenus. Ils sont comme des hallucinations accidentelles chez les gens sains ou comme des actes manqués, constitués d'une façon aussi anormale que les rêves.

Les sentiments d'étrangeté ont tous deux caractères communs :

- le premier est leur rôle de défense. Ils veulent éloigner quelque chose du moi, le nier (*verleugnen*, que Lacan traduira par « démentir »). Outre le refoulement, il existe de nombreux moyens de défense à la disposition du moi. De façon surprenante, au point qu'il demande l'accord du destinataire qu'est ici Romain Rolland, il donne l'exemple du roi Boabdil (dernier roi musulman d'Espagne, avant la Reconquête par les catholiques) qui se défend de la nouvelle de la chute de sa ville, Alhama, qui signifie la fin de son règne, d'une manière radicale. Il ne veut pas savoir, il traite la nouvelle comme « non arrivée ¹¹ ». « Des lettres lui sont apportées / disant qu'Alhama est tombée / Il jeta les lettres au feu / et tua le messenger. »

Le roi lutte ainsi contre son sentiment d'impuissance et cherche encore à démontrer l'intégrité de son pouvoir ;

– l'autre caractère des sentiments d'étrangeté est leur dépendance à l'égard du passé, en particulier d'expériences infantiles pénibles. Et Freud de faire le lien entre le doute de voir Athènes de ses propres yeux avec l'étroitesse et la pauvreté des conditions de vie de sa famille dans sa jeunesse.

Finalement, pour Freud, la défense est là pour éviter la culpabilité d'avoir si bien fait son chemin, d'avoir été plus loin que le père, comme s'il était toujours interdit de surpasser, de dépasser le père. Au moment où il est sur l'Acropole, surgit le regard du père, qui vient interférer, parasiter la jouissance prise au spectacle, en dévoilant la castration.

On ne peut croire et se dire : « Ce que je vois là est réel » qu'à la condition du refoulement du sujet du désir et de l'extraction de l'objet *a*. N'est-ce pas d'ailleurs ce que Freud soulignait avec le principe d'exclusion du système perception-conscience et de la mémoire ?

À la relecture de ce texte de Freud, sa conclusion, selon laquelle ce qui avait empêché les deux frères de jouir du spectacle était un sentiment de piété filiale, nous paraît un peu « courte ». Plusieurs éléments font penser que d'autres « traces de mémoire » (*Erinnerungsspuren*) sont à l'œuvre dans ce souvenir resté « intranquille » pour lui : tout d'abord la date, 1904, avec la notation de Freud dans son texte – « On peut tenter de pénétrer plus profondément dans le processus de cette transposition. Sans fournir en détail les données qui m'y conduisent, je prendrai pour point de départ ce fait qu'à l'origine il dut y avoir la sensation que la situation d'alors présentait quelque chose d'incroyable et d'irréel ¹² » – et surtout les « deux frères » qui tout au long du texte partagent les mêmes symptômes, les mêmes affects, la même piété filiale...

N'y a-t-il pas tout au long de cette lettre à Romain Rolland, au-delà du Père, de multiples allusions à la relation entre Freud et Fliess ? Relation passionnelle pour Freud, puis point d'appui transférentiel à l'invention de la psychanalyse, enfin abîmée dans l'affaire du plagiat, qui met au jour, non seulement la position de certitude du paranoïaque, mais aussi les embrouilles du désir dans la névrose. La rupture, à l'issue de laquelle chacun poursuit son chemin, n'aura pas eu les mêmes effets pour l'un et pour l'autre.

Cette affaire du plagiat, qui va défrayer la chronique entre 1904 et 1906, est remarquablement présentée dans le livre d'Erik Porge, *Vol d'idées* ¹³. Je n'en extrais que quelques points.

Entre 1900 et 1904, deux évènements vont prendre une signification particulière pour Fliess au moment de l'affaire du plagiat.

En octobre 1900, Swoboda entend de Freud, avec qui il est en analyse, une interprétation de ses fantasmes qui se réfère à « la disposition bisexuelle de chaque être humain » ; il en parle le soir même à son ami Weininger. Le point crucial est que cette idée de bisexualité avait été soufflée à Freud par Fliess, associée à celle de bipériodicité, dans leur correspondance dont, comme nous le savons, il ne nous reste, et ce grâce à Marie Bonaparte, que la moitié, les lettres de Freud à Fliess. Fliess tenait d'autant plus à la paternité de la « bi-bi » qu'elle était au fondement de sa conviction délirante.

En automne 1901, Weininger fait lire à Freud son manuscrit de *Sexe et caractère* pour être recommandé à un éditeur, mais Freud donne un avis défavorable. Weininger publie son livre en mai 1903 et se suicide le 4 octobre de la même année. Freud reconnaît en 1938 dans une lettre à Abrahamsen : « C'est aussi de moi que Weininger tenait indirectement son idée principale [la bisexualité] par une voie assez peu correcte ¹⁴. »

Fliess lira ce livre au printemps 1904 après avoir reçu l'ouvrage de Swoboda, *Les Périodes de l'organisme*, dans lequel il retrouve les arguments de sa propre théorie, publiée en 1897 dans son livre *Les Relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentés selon leurs significations biologiques*. Cette théorie délirante d'une période féminine de 28 jours et d'une masculine de 23 jours (appuyée sur le constat statistique que la limite supérieure du rapport des naissances de garçons et de filles est identique au quotient de 28 : 23) constitue la base de son idée de bisexualité : les deux périodes existent pour les deux sexes et tous les processus internes de la vie, corporels et psychiques, obéissent à l'existence et à l'action permanente du féminin chez l'homme et du masculin chez la femme.

Fliess acquiert ensuite la conviction du plagiat, et la réception de la lettre de Freud du 26 avril 1904, alors qu'ils sont restés sans nouvelles écrites depuis deux ans, constitue, selon Erik Porge, un facteur déclenchant, d'autant que ses explications sont assez embrouillées. Freud lui indique que Swoboda est l'un de ses élèves et demande à Fliess s'il accepte de collaborer à une revue que ses élèves vont créer. Fliess répond le 27 avril 1904 en regrettant que Freud ait pu passer pour l'instigateur intellectuel du livre de Swoboda, dont il souligne les nombreuses erreurs.

Peu après, surgit en lui l'hypothèse que Freud ait été « l'intendant infidèle » de ses idées. Il se rend à Vienne en juillet pour rencontrer Freud, mais ce dernier est parti en vacances deux jours avant, alors que Fliess lui avait annoncé sa visite. Il lui écrit le 20 juillet 1904, se disant persuadé

que Weininger a eu connaissance de ses idées par Freud, et demandant à celui-ci ce qu'il sait à ce sujet. Il y aura ensuite un bref (et dernier) échange épistolaire à la fin de juillet 1904.

En 1906, l'affaire est rendue publique par la publication d'un pamphlet de Pfennig, « Wilhelm Fliess et ses découvreurs imitateurs ». Dans la polémique qui suivit, Pfennig puis Fliess vont rendre public le dernier échange de lettres avec Freud. C'est peu après 1906, semble-t-il, que Freud a détruit les lettres de Fliess, et ce sont seulement les deux dernières, recopiées par la femme de Fliess, qui nous sont parvenues.

Dans ce texte « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », il y a un réel en jeu, présent sous la forme de la mauvaise humeur d'abord, puis du trouble perceptif. C'est le même réel que celui que figure l'objet anamorphique « en position volante ¹⁵ », au premier plan du tableau d'Holbein, *Les Ambassadeurs*. Il y a une photographie célèbre prise, semble-t-il, au début des années 1890, où Freud et Fliess prennent la pose, tels deux frères, le regard tourné vers le même point, hors champ de la représentation, appelons-le « bisexualité ». C'est resté pour Freud un point d'indépassable.

*[↑](#) Exposé présenté à l'unité CCPSO de Bordeaux le 9 février 2024.

1.[↑](#) C. Soler, « Les phénomènes perceptifs du sujet », dans *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008, p. 21-36.

2.[↑](#) Cf. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 531-583.

3.[↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 460. Souligné par nous.

4.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 89.

5.[↑](#) S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Puf, 1985, p. 221-230.

6.[↑](#) *Ibid.*, p. 223.

7.[↑](#) *Ibid.*, p. 224.

8.[↑](#) *Ibid.*, p. 225.

9.[↑](#) *Ibid.*

10.[↑](#) *Ibid.*, p. 226.

11.[↑](#) *Ibid.*, p. 228.

12. [↑](#) *Ibid.*, p. 226.
13. [↑](#) E. Porge, *Vol d'idées*, Paris, Denoël, 1994.
14. [↑](#) Cité par E. Porge, *op. cit.*, p. 75, note 2.
15. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 83.